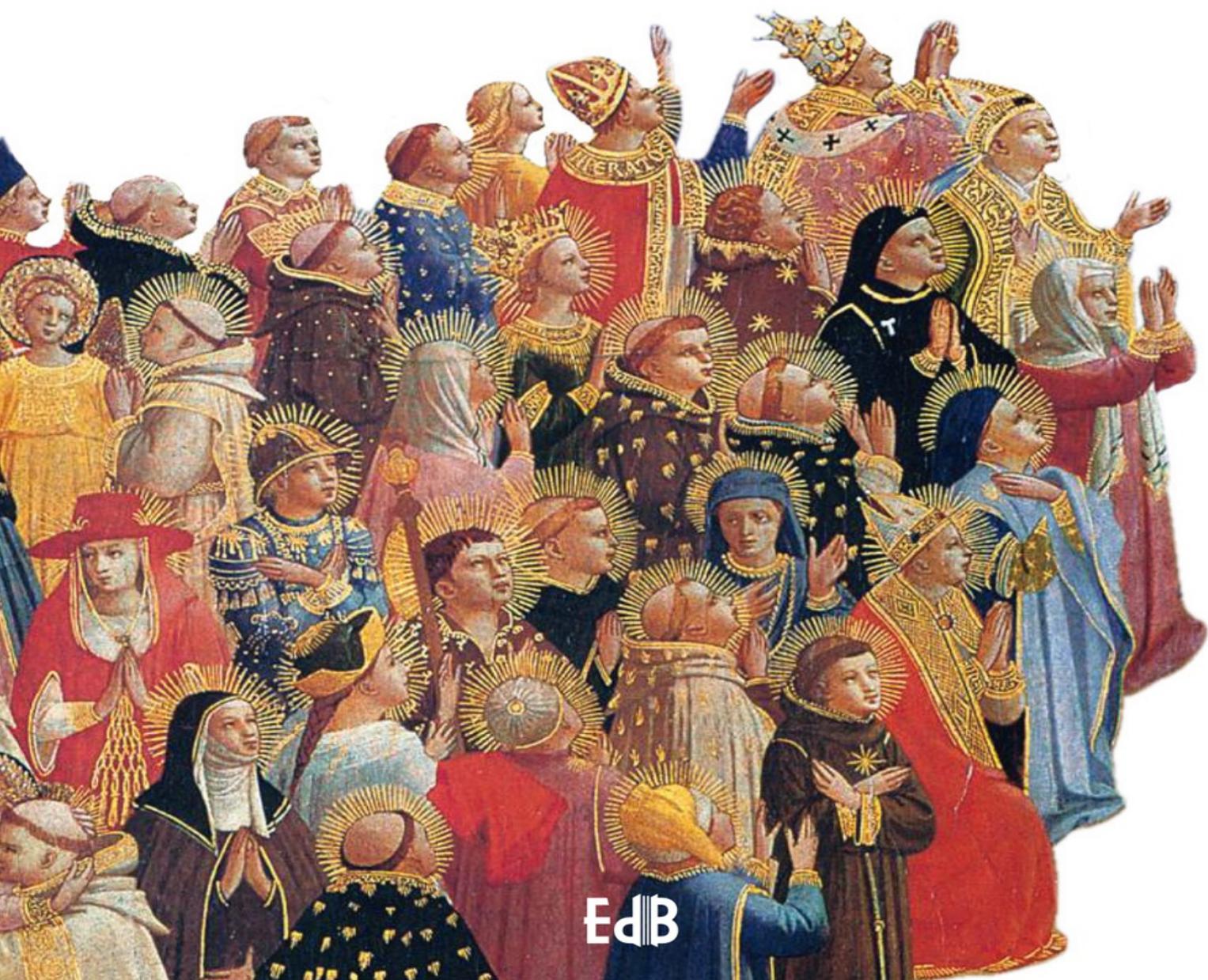


Amedeo Cencini

Choisir la JOIE

Sel de la vie



EdB



La joie authentique, bien loin d'être obtenue par la satisfaction de tous nos désirs, est un chemin offert par le Christ. Elle n'est ni un don de la nature, ni une affaire de caractère, mais bel et bien une question de maturité et de force intérieure, d'expérience et de sagesse de la vie. Elle est fille de l'espérance certaine.

La joie est aussi une condition pour faire du chrétien l'apôtre d'un nouvel humanisme, réfutant l'image d'un Dieu trop sévère ou celle de chrétiens qui se complaisent trop souvent dans la tristesse. Au contraire, Dieu est joie infinie. Il se réjouit de la création et fait la fête dans le ciel quand un seul pécheur se repent, permettant ainsi au Père de manifester son amour. Comme l'affirme C.S. Lewis « la joie est la seule occupation qui restera au ciel ».

Amedeo Cencini aborde le thème de la joie à la lumière de la Parole de Dieu mais aussi d'un point de vue psychologique et spirituel. Il apporte une aide précieuse pour ceux qui veulent découvrir le vrai visage de la joie humaine et chrétienne et devenir des témoins.

Amedeo Cencini, prêtre canossien, est professeur. Il enseigne dans le cadre de la Formation permanente les « Problématiques psychologiques de la vie sacerdotale et religieuse » à l'Université Salésienne. Il donne également des cours d'« Accompagnement personnel dans ses aspects théoriques et pratiques » dans cette même Université. Il est consultant auprès de la Congrégation pour les Instituts de Vie Consacrée et les Sociétés de Vie Apostolique depuis mai 1995.

Du même auteur aux Editions des Béatitudes :
Eduquer, former, accompagner, 2007.

Titre original : *La Gioia Sale della vita cristiana*
© Edizioni San Paolo s.r.l. Cinisello Balsamo (MI) 2012

Traduction de l'italien : Cathy Brenti

*

EAN Epub : 978-2-84024-707-4

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, mai 2014

Conception de la couverture : Maud Warg

Photo de couverture : tableau de Fra Angelico : Le jugement dernier (détail),
1434, musée de San Marco (Florence).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la joie implique par sa nature même une conversion, conversion des joies enfantines à celles qui montrent la maturité, comme la décision d'abandonner ce qui, un temps, semblait assurer la jubilation et qu'ensuite, à un certain point, la personne ne considère plus que comme « *déchet* », éphémère et traître, ne pouvant garantir la joie qu'il promet.

C'est une conversion de l'esprit et du cœur, des goûts et des désirs, composante indispensable d'un processus de conversion générale. L'attitude de Paul à cet égard est exemplaire :

« Bien plus, désormais je considère tout comme désavantageux à cause de la supériorité de la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. À cause de lui, j'ai accepté de tout perdre, je considère tout comme déchets²². »

e. Valeur « diagnostique » de la joie

La troisième conséquence concerne la fonction de cet important sentiment humain. La joie a une valeur « diagnostique » élevée, parce qu'elle révèle ce qui est dans le cœur et, pour le dire avec les termes de l'Évangile, elle révèle ce qui « habite » ton cœur. Si tu veux savoir qui tu es, ce que tu portes en ton cœur, ce qui est devenu important pour toi, où réside pour toi le sens de la vie, interroge-toi sur tes joies, passées et présentes, observe à quel point tu es content, demande-toi ce qui doit arriver pour que tu sois heureux et quelle est ta sensibilité (psychologique, mais aussi morale) dans ce domaine.

Bien sûr, tout cela fonctionne aussi en négatif. Quand la joie est absente ou qu'on n'éprouve aucune joie à faire ce que l'on fait, cela – si cela n'entraîne aucune joie – montre que la personne n'aime ni ne veut ce qu'elle fait. Il est inutile par exemple que quelqu'un dise qu'il aime le Seigneur et fasse toutes choses par amour pour lui, s'il montre ensuite qu'il ne

sait pas se réjouir des occasions que la vie lui offre concrètement dans ce sens (faire quelque chose de coûteux, ou que les autres refusent, ou sans être remercié par personne...), ou fait les choses sans enthousiasme ou pour se faire bien voir des autres. Marthe qui se lamente auprès du Seigneur parce que sa sœur l'a laissée seule pour servir, comme nous le verrons de façon plus détaillée plus loin, montre qu'elle n'aime pas vraiment son service pour le Seigneur, et peut-être le Seigneur lui-même non plus, si elle n'est pas libre de faire les choses par amour pour lui ; de même que le frère aîné du fils prodigue, quand il reproche à son père de ne pas l'avoir justement récompensé de ses travaux fidèles, révèle qu'il n'a jamais fait ce travail par amour, qu'il n'aime pas demeurer dans la maison de son père, ni n'aime le père lui-même... La joie, dans ce sens, est un signe infailible, même si elle n'a pas besoin de s'exprimer de façon bruyante et très flagrante. La vraie joie est discrète et respectueuse, elle n'est ni arrogante ni indiscrete, elle ne s'impose ni ne dérange.

Mais il y a un autre aspect intéressant dans cette fonction diagnostico-révélatrice : la joie, surtout quand elle est durable et profonde, révèle que le chemin de recherche de sens (ou du trésor de la vie) va dans la bonne direction. Comme nous l'avons vu plus haut en effet, la joie fait normalement suite à un événement ; elle est la sensation psychologique qui accompagne ou suit un événement particulièrement significatif ; elle est « ce qui vient après » une certaine opération existentielle ; dans ce sens, disons-le, elle révèle non seulement la réalité, mais aussi la *qualité* du parcours effectué, de la vérité (objective) du chemin même et de la liberté (subjective) avec laquelle l'individu l'a accompli. En particulier, quand la joie est stable et intense, même si elle est calme et discrète, ou quand elle résiste aux difficultés de la vie et donne la force d'affronter les intempéries,

il faut dire que ce chemin est allé dans le bon sens. La joie est aussi un signal authentique d'un itinéraire de croissance, elle n'est pas seulement une sensation passagère ou un état d'âme, peut-être lié au caractère, plus ou moins inné ou prédisposé dans ce sens.

Si telle est sa fonction, il devient alors important pour chacun de réfléchir sur sa propre joie, de vérifier sa liberté à se réjouir, à être dans la joie. Cela va de soi que chacun a son « histoire personnelle de la joie », faisant partie de façon significative de sa biographie et élément digne de foi pour vérifier son niveau de maturité, psychologique et spirituelle.

2. « Celui-ci est mon Fils bien-aimé qui a toute ma faveur²³ » : la source de la joie

Et voilà la *racine* ou *source* de la joie chrétienne, même sur un plan psychologique, et donc voilà où commence la formation de cette sensibilité humaine et chrétienne qui permet de jouir de la joie qui en découle.

a. Joie et parole du Père

Cette racine, disons-le très clairement, n'est pas dans la personne qui se réjouit, mais vient *de l'extérieur*, de la joie d'une autre personne, celle du Père qui reconnaît en son Fils le Bien-Aimé depuis toujours, le fils de prédilection, aimé dès le début, depuis toute éternité. Et le Père lui-même en premier en jouit, d'une joie extérieure elle aussi, mais qu'il manifeste – selon l'Évangile – à l'occasion du baptême de Jésus. Et ceci non seulement parce que Dieu, comme nous l'avons dit, ne peut garder pour lui sa joie, mais parce que ces paroles vont au-delà de son Fils Jésus et rejoignent tous ses enfants, aimés eux aussi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fruit de la joie est le choix au centuple, ou que le fruit de la capacité et de la liberté de se réjouir (et d'une certaine sensibilité) est de trouver toujours davantage de motifs de joie.

Il y a un autre test simple que nous pourrions tous nous appliquer : puis-je dire que j'ai découvert ce centuple autour de moi, qui m'est offert par le Maître ? Puis-je vraiment dire que j'ai découvert dans ma vie ce centuple ? C'est impressionnant d'entendre des croyants, consacré(e)s, admettre honnêtement qu'ils n'ont jamais découvert ce centuple. Comme si le Maître les avait trompés... Le contraire de la joie !

c. La drogue du don

Cela me rappelle le cas du père Pascal, un bon prêtre, estimé de ses supérieurs, arrivé bien avant les autres à des postes de responsabilité dans le diocèse, mais aussi profondément apprécié par ses confrères reconnaissant en lui une personne sage, ainsi que des gens qui l'aimaient et voulaient suivre ses initiatives. Il est venu me voir alors qu'il était curé d'une grosse paroisse où, depuis des années, il avait développé une pastorale nouvelle, intelligente, inspirée par la conception même de la paroisse, la façon de vivre la foi, et qui devint pour les prêtres eux-mêmes un moyen de pratiquer finalement la formation permanente. Et malgré tout, dans tout cela, le père Pascal ne se sent pas heureux du tout ou, comme il le dit lui-même :

« Dans toute cette tension de fond se crée, en souterrain, une sorte de sentiment de dépression, de tristesse subtile. J'ai souvent l'impression que je n'arrive pas à terminer mon travail, je me surcharge de travail jusqu'à l'épuisement ; je me crois toujours obligé d'inventer quelque chose de nouveau et de performant... »

Nous étudions ensemble avec attention, au cours de divers

entretiens, sa situation. Nous voyons ressortir le problème, en certains cas, ou la frénésie du don. Il travaille pour le royaume, c'est indubitable, mais en tout cela, il met un peu « du sien », c'est-à-dire de son propre royaume, se surchargeant de travail justement parce que ce travail est devenu comme une sorte de carte de crédit pour lui, quelque chose qui le rassure dans le sens d'un don positif de soi, sur ses capacités et possibilités aussi vis-à-vis des autres, évêque et assemblée, confrères et amis. Mais sans qu'il soit jamais rassuré, ni de façon durable. D'un côté, il doit donc multiplier un travail frénétique, alors que de l'autre, il a la sensation de ne jamais atteindre une certitude positive envers lui-même ; malgré ses succès, il doit toujours inventer mille choses nouvelles à faire... Et c'est déjà une explication plausible de la petite dépression qui se propage dans son cœur.

d. Dieu trompeur ou homme analphabète ?

Mais ici, dans l'histoire du père Pascal, il y a encore autre chose, ou plutôt, le travail devient une sorte de drogue, une drogue... religieuse, justement parce que le don n'a rien de mieux, c'est-à-dire n'est pas assez gratifié par son apostolat « normal », pour ainsi dire. Il sent qu'il doit faire quelque chose de plus ou quelque chose d'extraordinaire parce que, dans l'ordinaire, il ne trouve pas assez de satisfaction. C'est comme s'il devait avoir une relation « particulière » avec telle ou telle personne parce que les relations habituelles ne lui donnent pas grand-chose, du moins, c'est ce qu'il dit (à la différence du témoignage précédent du cardinal Cé)... Mais, en agissant ainsi, la joie qu'il en tire sera elle aussi... endormie, incapable de lui donner une vraie gratification.

À la fin d'un de nos entretiens, je le laisse avec la phrase de Jésus que j'ai choisie comme sous-titre de cette partie, c'est-à-

dire la promesse du centuple à celui qui a tout laissé pour le suivre, et je lui demande de méditer sincèrement sur cette promesse pour voir à quel point elle s'est révélée vraie pour lui, et de relever éventuellement les situations dans lesquelles ce centuple s'est manifesté. Surpris, il me fait répéter la consigne deux fois ; il semble que ce ne soit pas une réflexion habituelle pour lui.

Quelques semaines plus tard, il revient et sans que je l'aie provoqué en quoi que ce soit, il me balance comme ça, presque résigné : « Non, je ne peux pas dire que cette promesse du Maître se soit réalisée dans ma vie... ou du moins, je ne m'en suis pas rendu compte. »

Réponse sincère et grave en même temps. Grave, parce que c'est très inquiétant de penser qu'un prêtre n'a pu se réjouir de cette promesse ; cela reviendrait à dire que lui, disciple du Maître, a été trompé par celui qu'il suit. Mais c'est également une réponse intelligente et honnête, car le père Pascal a au moins laissé une porte ouverte quand il a ajouté : « ... ou du moins, je ne m'en suis pas rendu compte. » Le problème est en effet souvent là : ce n'est pas le Seigneur qui nous a trompés, mais c'est nous qui semblons ne pas avoir développé cette sensibilité spirituelle qui porte à découvrir l'actualisation de la promesse et toutes ces situations de notre vie à travers lesquelles le Seigneur nous a comblés de biens. Risquant, soit d'être analphabètes de la joie, de ne pas savoir la lire autour de nous, soit d'avoir un seuil de perception très haut, qui fait que nous ne percevons que les gratifications les plus évidentes et en ligne immédiate avec nos attentes (parfois aussi un peu infantiles et adolescentes), qui fait, par exemple, que nous voulons – ou prétendons à – des signes très clairs, sensibles et physiques, d'affection et de considération, sans en être jamais rassasiés, alors que nous n'avons pas la délicatesse d'âme qui permet

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rancune et l'oubli de la joie, de ce qui aurait pu être une occasion de se réjouir.

L'expérience que fait Marthe est une double fermeture, envers ce qu'elle fait, peut-être envers elle-même et, seulement dans un deuxième temps, envers sa sœur (mais aussi d'une certaine façon envers Jésus). Impossible dans ces conditions (de fermeture dans la colère) de faire l'expérience de la joie qui est par nature relationnelle, ouverte à l'autre. Et les deux choses sont probablement liées l'une à l'autre : *faire les choses par amour implique l'ouverture à l'autre.*

C'est pour cela qu'on peut penser que si elle avait aimé ce qu'elle faisait, si elle s'était impliquée entièrement en l'interprétant comme un geste d'amour pour le Maître et comme un service en quelque sorte complémentaire de celui que faisait sa sœur, ou au moins en accord avec elle, sans se sentir ni inférieure ni frustrée, elle ne se serait pas énervée et ne se serait pas attiré ce rappel à l'ordre de Jésus. Qui lui reprochera de faire les choses avec agitation et affairément, mais surtout, de ne pas les accomplir pour la seule chose qui compte vraiment et qui est *l'amour. L'amour pour le Seigneur* (premier amour) qui s'étend ensuite aux *autres* (second), puis à *ce que l'on fait* (troisième). Comme un seul et unique grand amour.

Voilà le « meilleur choix » pour tous, parce que c'est le bien ou l'amour final-total qui contient tous les amours partiels et temporels ; parce que c'est le choix qui permet d'aimer toute chose accomplie par amour, ce qui rend la vie belle et noble en toutes nos actions, ce qui unifie la vie et concentre les énergies, et donne une joie que rien ni personne ne pourra nous ôter. Faire toute chose par amour est le choix qui nous permet de faire une infinité de choses avec amour à cause de cet unique grand amour qui est au centre de notre être, sans risquer ni la schizophrénie, ni l'infarctus, ni – au contraire – en décidant de

tout lâcher et de faire « comme tout le monde » ou « comme font les plus malins », c'est-à-dire en prenant ses aises ou en se noyant dans la médiocrité terne⁷¹.

La joie sera d'autant plus grande qu'*au centre de la vie, il y aura un seul grand amour*.

d. « Le paradis, ce sont les autres »

Quand Paul parle du chrétien comme celui qui a en lui les « dispositions qui sont dans le Christ Jésus⁷² », je crois que la dimension interpersonnelle ou l'ouverture à l'autre représente une des conséquences les plus importantes de cette conformité de sentiments et d'intentions profondes. En d'autres termes, il s'agit, pour l'authentique disciple du Maître, de « considérer l'autre comme lien constitutif de son être propre », mais en se rappelant bien qu'« il ne faut pas se positionner en premier ; se comprendre soi-même comme priorité est de l'égoïsme ; il est juste, c'est sûr, de comprendre ce que l'on vit, mais d'abord pour apprendre à comprendre l'autre. Pour se comprendre radicalement en relation⁷³. » La joie vient de là, elle est une réalité essentiellement relationnelle, redisons-le, alors que la tristesse entraîne de s'enfermer dans une compréhension dont la référence se trouve en nous-mêmes.

Nous pourrions citer de nombreux exemples, plus ou moins connus. L'un d'eux, assez récent, est celui de Sr Emmanuelle, la « Mère Teresa du Caire », cette femme morte à presque cent ans après une vie entièrement donnée aux autres, élue deux années de suite – elle, grande et sèche, avec ce sourire qui illuminait son visage marqué de fines rides et vêtue modestement – comme la femme la plus intéressante par les Français pour son action humanitaire, son altruisme, sa compassion et la solidarité manifestée au cours de sa longue vie. Au point d'affirmer, inversant la célèbre et triste réplique de Sartre (« L'enfer, c'est

les autres⁷⁴ ») que « le paradis, ce sont les autres ». Son plus grand bonheur avait été en effet d'être à l'inauguration d'un collège pour enfants pauvres dans un bidonville du Caire. Mais à l'origine de sa consécration et de sa joie, elle reconnaissait la tension bienfaisante de la recherche « en Dieu d'un amour durable et sans limites... que j'aurais porté à des milliers d'enfants mis à part du monde⁷⁵ ».

Ce que dit à cet égard un psychiatre est intéressant. V. Andreoli, qui se dit non-croyant, est très attentif aux choses de la foi et sensible aux problèmes des prêtres (il les a bien connus dans son activité professionnelle) :

« Le prêtre fait ce qu'il fait, non parce qu'il connaît les préceptes de sa religion, mais pour l'expérience de la joie, parce qu'être bon avec les autres signifie aussi se sentir bien et être heureux [...], il éprouve du plaisir à faire du bien à son prochain, en étant incapable de faire le mal [...]. Si un prêtre n'atteint pas, sur le plan humain également, l'expérience du bien et n'expérimente pas la joie même du bien réalisé en faveur des autres, il ne pourra être un bon prêtre. Il risque de jouer les bureaucrates, comptabilisant, mais ne contaminant pas. Si, au contraire, le bien devient source de joie vécue, alors il l'accomplira aussi de manière joyeuse. Et une semblable expérience devient épidémie, puisqu'en transmettant le bien, il augmentera le désir de le faire. Qu'il est beau de faire le bien sans raison, simplement parce que le bien est le salaire du bien même, parce que c'est merveilleux de l'accomplir. Voilà ce qu'est le prêtre : un homme vrai qui veut le vrai bien, un homme qui se perd pour le bonheur des autres⁷⁶. »

4. « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent⁷⁷ » : l'amour joyeux et libérateur de la Parole

La joie n'est pas une simple sensation, mais indique un processus intérieur très dynamique qui inclut l'esprit et le cœur, les sens extérieurs et intérieurs, et dont le point final est une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion¹³² » : la joie du pardon

Voilà un des versets les plus extraordinaires de l'Évangile et de toute la révélation chrétienne, parce qu'il dévoile un visage absolument inédit de Dieu, inimaginable, que jusque-là – si nous sommes honnêtes – nous avons eu du mal à accueillir, à croire vrai et à rendre crédible.

Il est surprenant que Jésus nous ait dit cela sur son Père, qu'il nous ait parlé de la joie comme la façon divine d'être.

a. Un Dieu qui se réjouit et qui fait la fête

C'est étrange, mais il nous vient plus facilement à l'esprit un Dieu sérieux et compassé, presque triste, que le Dieu dont nous parle Jésus dans l'évangile de Luc, qui organise des fêtes dans le ciel. Alors, ne nous lamentons pas si, de cette catéchèse un peu aveugle, on sort comme un chrétien à moitié déprimé et qui offre un contre-témoignage de l'Évangile, peut-être vertueux et observant comme le frère aîné du fils prodigue, mais ensuite incapable de faire la fête avec ses amis (l'emporté classique qui ensuite met la faute sur le père). Et c'est bien l'Évangile qui nous révèle la joie comme faisant partie intégrante de l'identité divine, comme vérité de son être et trait révélateur de son visage, comme élément théologique et non comme expression improvisée et éventuelle. On ne peut comprendre le Dieu des chrétiens, ni entrer en relation avec lui, si on ne perçoit pas sa joie et on n'y entre pas sans en faire l'expérience¹³³.

Dieu est joie et la joie est divine. À quand une théologie de la joie de Dieu qui ne soit pas accusée de superficialité ou, pire, vue en opposition avec le mystère de la croix ?

b. L'homme est la joie de Dieu

Pourtant, la chose infiniment plus surprenante est la révélation du *motif* de la joie divine. L'être humain est la raison de la joie de Dieu ! Évidemment, en Dieu aussi, la joie est relationnelle et il dépend de l'homme que Dieu effectivement puisse se réjouir, selon la parole de Jésus. De l'homme en tant que tel, quand il se reconnaît dans la vérité de son être. Et qui est l'homme *vrai* ? C'est celui qui a le courage d'admettre sa propre faiblesse et sa misère, ses contradictions et ses défauts, qui les regrette et en souffre devant Dieu, s'en repent et demande pardon... Celui-ci, et seulement lui, est l'homme vrai, puisque l'homme est ainsi.

Et seul l'homme vrai peut d'une certaine façon provoquer et évoquer la vérité de Dieu, sa miséricorde sans limites, cet amour qui va au-delà de la justice¹³⁴. C'est la nouveauté du Dieu des chrétiens, c'est son identité même. Et si l'homme vrai évoque la vérité de Dieu, le péché de l'homme, une fois reconnu et pleuré, évoque la miséricorde de l'Éternel.

Et Dieu à ce moment-là ne peut que *se réjouir*. Se réjouir, car ce n'est qu'à ce moment-là qu'il peut se manifester lui-même pleinement ; il ne pourrait s'en passer car finalement, il a trouvé quelqu'un qui lui « permet », pour ainsi dire, d'exprimer au maximum son identité, son être aimant. Voilà pourquoi quelqu'un a pu dire que le cœur de l'homme est le paradis de Dieu !

c. Dieu est la joie de l'homme

Le cercle est fermé. Si l'homme est la joie de Dieu, Dieu est, encore davantage, la joie de l'homme. Ou bien la vérité de Dieu ne peut que faire ressortir et resplendir la vérité de l'homme ; et la vérité de l'homme est qu'il est un être aimé de l'Éternel et cela depuis l'éternité, de toujours à toujours, sans considération de ses mérites et de ses fautes.

Une vérité qui amorce tout de suite la joie. Parce que pour

l'homme, la vérité est une expérience de plénitude intérieure, de conquête de soi, de sens de sa dignité. Surtout si c'est une expérience conduite dans la vérité de Dieu. Même quand la vérité de l'amour de Dieu fait encore plus profondément découvrir à l'homme la vérité de son manque d'amour, comme c'est par ailleurs logique : les polarités opposées s'appellent, c'est évident, donc, ce n'est que devant l'amour de l'Éternel que l'être humain pécheur pourra découvrir son égoïsme avec toutes ses variantes, plus ou moins sophistiquées (et qui pourraient tranquillement rester cachées dans un examen de conscience fait seul... devant sa propre conscience). Mais même dans ce cas, à côté de l'amertume et peut-être de la surprise de découvrir son péché, le croyant pécheur se sent enveloppé dans l'étreinte paternelle. Aussi, plus il découvre son infamie et sa faiblesse, plus il sent la grandeur de l'amour divin, puisqu'il est absolument immérité, et donc qu'il s'agit d'un amour vrai, amour sûr, grand amour, amour divin... Amour qui donne la joie.

La joie chrétienne se trouve au croisement, pourrions-nous dire, de l'expérience radicale de l'amour de Dieu et de la conscience tout aussi radicale de son péché, elle est comme la résultante des deux, comme la preuve que le chemin de connaissance de soi est arrivé à la lumière de l'amour de Dieu, et donc a été un chemin vrai, sur lequel il a souffert, dont il n'a pas eu peur d'arracher la racine du mal à l'intérieur de lui, d'un côté, mais où, de l'autre, il a goûté la grandeur de la miséricorde de l'Éternel, comme amour qui va bien au-delà de la justice de l'homme. C'est la « *joie d'être sauvé*¹³⁵ », c'est la joie de Paul qui « se glorifie » de sa faiblesse, elle qui auparavant l'humiliait, c'est le *Magnificat* de Paul, pourrions-nous dire¹³⁶ ; c'est la joie du fils prodigue, en particulier, tandis que son père l'étreint, moment au cours duquel il se sent fils très aimé, mais, en même

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire.
Marie a choisi la meilleure part » : la liberté de faire
toutes choses par amour

- a. La tristesse (et la colère) de celui qui n'aime pas ce qu'il fait
- b. Joie et plaisir, bien total-final et bien partiel-immédiat
- c. Un seul grand amour
- d. « Le paradis, ce sont les autres »
- 4. « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » : l'amour joyeux et libérateur de la Parole
 - a. « Je trouve ma joie dans tes exigences... »
 - b. La Parole rythme la vie
 - c. Dynamisme marial : la joie de l'accomplissement
- 5. « Heureux les pauvres dans l'esprit... les affligés... les doux... » : les voies étranges de la joie chrétienne
 - a. L'épreuve, garantie de la joie
 - b. Dynamisme paulinien : la joie de l'annonce
 - c. Le point le plus haut de la joie : « être en Christ »
 - d. La joie du martyr
 - e. « Nuit obscure, si lumineuse »
- 6. « Il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion » : la joie du pardon
 - a. Un Dieu qui se réjouit et qui fait la fête
 - b. L'homme est la joie de Dieu
 - c. Dieu est la joie de l'homme
 - d. Un sur cent !
 - e. Joie communautaire
 - f. Jouer avec les différences

- 7. « Qui sème dans les larmes, moissonne dans la joie » :
la joie comme liberté d'espérer
 - a. Le « déjà là » et le « pas encore »
 - b. Les torrents du désert du Néguev

CONCLUSION

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis

vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

Amedeo Cencini

Choisir la JOIE

Sel de la vie

